



Nature et Environnement

Médias éducatifs et sensibilisation

Étude 2011



Ont collaboré à la rédaction de cette étude : Michel BERHIN, Daniel BONVOISIN, Yves COLLARD, Paul DE THEUX, Catherine GEEROMS, Stephan GRAWEZ.

Avec le soutien   

Éditeur responsable : Patrick Verniers.
© Média Animation décembre 2011



Table des matières

Introduction

Médias : chassez la nature... Elle revient au galop ! *Page 4*

Éduquer à l'environnement : la place des médias *Page 5*

Les docu explorent le monde *Page 20*

À paraître :

Étude 2012 : « *MÉDIAS ET ENVIRONNEMENT : INFO ET PUB PLUS VERTS QUE NATURE ?* »

Étude 2013 : « *CINÉMA ET NATURE* »,

Introduction

Médias : chassez la nature... Elle revient au galop !

Que d'images vertes, douces, harmonieuses, reposantes, ... ne consommons-nous pas chaque jour par médias interposés ! Mais ce vert a aussi son revers : la nature peut aussi se faire violente, dévastatrice, redoutable et tueuse... lorsqu'elle se déchaîne.

La nature se vend et se répand. Ces deux faces de la nature se déclinent indistinctement à la une des médias d'information. Même si parfois le sentiment catastrophiste l'emporte par faits divers interposés, les médias développent toutefois des pages spéciales ou des émissions thématiques, où se mêlent parfois - pèle mèle - réelle découverte, goût du risque, voire néo-colonialisme touristique¹... Dans un genre particulier, les documentaires méritent eux-aussi un détour bien naturel... avec leurs émissions fétiches et leurs héros de la cause.

Objet d'information et de divertissement, le couple nature / environnement est aussi un objet fort prisé dans le monde de la publicité. Il suffit de parcourir les p(l)ages publicitaires des quotidiens ou des magazines, ou des médias audio-visuels, pour s'en rendre compte. La force évocatrice de la nature ou de l'environnement sont exploités tous azimuts. Le consommateur n'a plus à rougir de sa consommation, puisque tout est vert... Les publicitaires et les industriels ont élevé le greenwashing au rang de propagande verte, tentant de faire oublier les dégâts écologiques d'une surconsommation mondiale qui épuise les ressources naturelles.

Dans cette course effrénée après un environnement toujours plus propre et plus proche et après une nature plus pure et plus protégée (?), que les médias nous (re)présentent, il nous paraissait utile de ralentir le pas et de prendre le temps de faire le point, pour décoder et comprendre les mécanismes médiatiques à l'œuvre dans ce rapport « médias et nature ».

Stephan GRAWEZ

Sur ces questions, nous publierons **trois études** étalées sur trois années.

En 2011, la première concernera « *NATURE ET ENVIRONNEMENT – MÉDIAS ÉDUCATIFS ET SENSIBILISATION* ». (Voir ci-dessus)

En 2012, l'étude « « *MÉDIAS ET ENVIRONNEMENT : INFO ET PUB PLUS VERTS QUE NATURE ?* » proposera une réflexion sur le « dérèglement » médiatique lié aux questions de l'environnement, ainsi que sur la manière dont la publicité exploite le filon vert.

Enfin, en 2013, nous publierons une étude « *CINÉMA ET NATURE* », qui abordera la manière dont le cinéma part à la conquête des paysages, qui explorera les fonctions narratives de la nature au cinéma et approfondira la question de l'écologie au cinéma.

¹ Voir notamment certaines émissions de télé-réalité ou de docu-fiction.



Éduquer à l'environnement : la place des médias

L'environnement, la nature sont susceptible de bien des approches dans les médias. Un système complexe, et sophistiqué qui rend ardues les opérations d'éducation relatives à l'environnement

La plupart des discours informatifs ou éducatifs à propos de l'environnement passent aujourd'hui par les médias, et principalement les médias d'actualités. Car le grand public, en cette matière comme en bien d'autres, s'informe peu via les colloques et publications scientifiques ou spécialisées, mais plutôt via les articles de presse, les séquences de JT ou magazines. De même, certains spectateurs se découvrent une sensibilité environnementale, et se fabriquent un appareillage conceptuel, via les films de fiction, hollywoodiens ou non.

Or, il existe bien des manières d'approcher ou de concevoir l'éducation à l'environnement. Et de la même manière, l'éducation aux médias repose sur une série de pratiques ou modèles variés. Chaque approche éducative est elle-même fondée et inspirée par une certaine «vision du monde» qui lui donne sens et contexte, un modèle de société idéale.

Éduquer aux médias, éduquer à l'environnement : ni l'un ni l'autre ne « va » de soi. Parler de l'environnement, parler des médias devant un public, ne conduit pas forcément, naturellement et « automatiquement » à faire de l'éducation à l'environnement ou aux médias. Encore moins, lorsqu'on éduque à l'environnement en utilisant les ressources proposées par les films, les articles de presse, les séquences de JT, c'est-à-dire en éduquant A, POUR ou RELATIVEMENT à l'environnement PAR les médias. Le recours au document médiatique n'est pas, n'est jamais une opération transparente.

Environnement, le défi de son père

L'environnement n'est pas un domaine très récent, et c'est une thématique qui peut être abordée et définie² de bien des manières, couvrir des champs bien spécifiques.

D'abord, pour la recherche et l'éducation, les thématiques environnementales posent des questions bien difficiles car elles sont au centre d'interactions multiples : spatiales, temporelles, et surtout, disciplinaires. Pour ces raisons, l'environnement pose un défi : comment appréhender toutes les facettes de cette complexité ? Comment en rendre compte ? Comment y éduquer ? La complexité des questions soulevées s'accorde mal avec une structuration disciplinaire cloisonnée, il en va de même pour l'éducation aux médias. La pluridisciplinarité, si souvent requise, n'a jamais été aussi nécessaire pour comprendre, expliquer, anticiper les réponses aux questions pour l'avenir de nos sociétés (le changement climatique, les pollutions, la biodiversité, le développement durable, ...)

Ensuite, le champ de l'environnement est profondément marqué par les réponses sociopolitiques aux questions posées et leur priorité publique en termes d'agenda. Cette caractéristique est constitutive de la notion même d'environnement pour laquelle sociétés, activités humaines y compris éducatives, milieux naturels ou non, cycles climatiques, biologiques et écologiques

² JACQUES THEYS, *L'environnement à la recherche d'une définition*, IFEN, juin 1993.

interagissent de manière constante.

Comme un homme dans un champ de jonquilles

De manière explicite ou non, une question est sans cesse posée dans les médias : quelle est la place, le rôle de l'homme dans la nature, est-il coupable, responsable, victime ? Des politiques de société (développement durable et éthique, principe de précaution, priorités sociales ou économiques ...) y interfèrent avec les options citoyennes, en même temps que les configurations sociales et rapports de force en évolution sont rapportés :

(Extrait de presse)

Les organisateurs du Pukkelpop sont-ils responsables de la catastrophe?

"La ligne d'averses s'est rapidement développée au-dessus de Bruxelles et s'est déplacée en un laps de temps très court en direction de Hasselt"

L'orage qui a éclaté jeudi au-dessus de la plaine du Pukkelpop, à Kiewit, est arrivé si vite que les organisateurs n'auraient pas pu faire grand-chose de plus, a indiqué la porte-parole de l'Institut royal météorologique (IRM), Rosianne Verheyden.

"La ligne d'averses s'est rapidement développée au-dessus de Bruxelles et s'est déplacée en un laps de temps très court en direction de Hasselt", selon la porte-parole. L'IRM avait lancé un avertissement général "orange" pour jeudi. Cela signifie que les orages peuvent "causer de graves dommages aux bâtiments, provoquer le déracinement d'arbres, des décharges électriques liées à la foudre et localement des dégâts provoqués par l'eau", peut-on lire sur le site internet de l'Institut. "De telles situations peuvent aussi constituer une menace pour la vie des personnes. Soyez extrêmement prudents", avertit l'IRM sur son site. Mais concernant le festival Pukkelpop, aucun avertissement particulier n'avait été publié par l'Institut, selon Mme Verheyden [...] Selon un témoin interrogé par la chaîne néerlandaise NOS, les organisateurs avaient annoncé que les tentes du Pukkelpop étaient en mesure de résister à de mauvaises conditions météorologiques, notamment à une tempête de 9 Beaufort. L'organisateur du festival, Chokri Mahassine, a démenti la diffusion d'une telle information. Pour Chokri Mahassine, les organisateurs ont dû faire face à des conditions météorologiques auxquelles ils n'ont jamais été confrontés. Et de préciser, au cours d'une conférence de presse, qu'ils étaient en permanence en contact avec l'IRM (Institut royal météorologique). À aucun moment, les organisateurs n'ont fait état d'un danger. Ils ont laissé faire, relève encore le site internet de NOS [...].

Source : La Libre Belgique, 20/08/2011.

Chercher à définir ce qu'est l'environnement reste une entreprise complexe. Le thème peut être abordé de différentes manières. Avec Jacques Theys³, on peut en relever au moins quatre, quatre angles présents aussi dans les médias :

1. Une **conception naturaliste et technicienne** : l'environnement est un domaine technique, dès lors étudié par les scientifiques et les experts, où domine l'étude de la nature et l'écologie. Dans ce cadre peut figurer tout ce qui perturbe « l'équilibre naturel », dont les pollutions.

(Extrait de presse)

³ JACQUES THEYS, *op.cit.*

La Grande barrière de corail abîmée par les inondations et Yasi

La croissance des coraux sur la Grande barrière a ralenti depuis 1990 et une partie d'entre eux souffrent de blanchiment, réduits à l'état de squelettes d'un blanc immaculé.

La Grande barrière de corail, au large de la côte nord-est de l'Australie, pourrait mettre des années à se remettre des dégâts causés par les gigantesques inondations du mois dernier et le cyclone Yasi de jeudi, préviennent les experts. Yasi, un cyclone d'intensité maximale (5), a frappé une portion de la côte nord-est dans la nuit de mercredi à jeudi, au sud de Cairns, qui sert de porte d'entrée à de nombreux vacanciers vers la Grande barrière de corail. Bien qu'il soit encore trop tôt pour tirer un bilan définitif des dégâts causés, les experts estiment que les coraux ont été forcément endommagés par les vents atteignant une vitesse de 290 km à l'heure.

"Les cyclones endommagent les récifs", déclare à l'AFP Nick Graham, chercheur à l'université James Cook. "Ils sont particulièrement préjudiciables en eau peu profonde: ils brisent les coraux et peuvent tuer des récifs entiers de coraux vivants, ce qui réduit la surface totale" occupée par ces organismes. La Barrière de corail australienne, qui s'étend sur 354.000 km carrés, est déjà affectée par les gigantesques inondations qui ont recouvert une partie de l'État du Queensland (nord-est) fin décembre et début janvier. Des débris, des sédiments, des pesticides et autres saletés ont été rejetés à la mer, au large de la côte nord-est, notent les experts.

Source : La Libre Belgique, 06/02/2012.



2. Une **conception éthique** : les valeurs environnementales, comme le respect du vivant, la solidarité, la convivialité, sont prioritaires. Elles déterminent des règles de conduite individuelles et collectives, des actions éducatives visant la « citoyenneté ».

(Extrait de presse)

Partez à la rencontre de nos chauves-souris

Elles sont minuscules, ont des dents acérées et un pelage noir... À première vue, on les rangerait dans la même catégorie que les araignées ou les souris: de petites bêtes

effrayantes qu'on ne souhaiterait pas prendre pour animal de compagnie. Et pourtant, les chauves-souris font partie de ces espèces en voie de disparition qu'il faut à tout prix protéger. Contrairement aux légendes et autres contes, les chauves-souris sont loin d'être dangereuses. Autre idée fausse: très peu d'espèces vivent dans les grottes, et ce que l'on prend pour des attaques personnelles lorsqu'on les dérange ne sont en fait que de purs mécanismes de défense. La majorité des chiroptères s'installent en effet dans les forêts et ne se réfugient dans les cavernes qu'en période hivernale. Pour les chauves-souris, la forêt fait office de "gîte et de couvert", nous explique Frédéric Forget, membre du groupe Plecotus et spécialiste de ces petites bêtes. Celles-ci y trouvent de quoi se loger et se nourrir à volonté. C'est là que les chauves-souris nous prouvent toute leur utilité. En effet, leur casse-croûte composé d'insectes permet l'élimination naturelle de certaines espèces néfastes. Et chez nous? Dans la région de Liège, on retrouve essentiellement trois grandes espèces: la pipistrelle, le vespertilion de Daubenton et la noctule de Leisler. Maintenant que vous connaissez leur nom, l'endroit où les trouver et leur régime alimentaire, il ne reste plus qu'à les observer en chair et en os. Et c'est possible grâce à l'association Natagora et au groupe Plecotus qui organisent ce samedi 27 août la 13ème Nuit européenne des Chauve-souris sur le thème "Vol de nuit en forêt". Une cinquantaine de sites en Wallonie et à Bruxelles proposent une soirée en deux temps. Un exposé et un petit film précéderont une balade nocturne où les promeneurs, munis de spots et de détecteurs d'ultrasons, pourront approcher ces chiroptères nocturnes.

Source : Sud-presse, 27/08/2011.



3. Une **conception pratique** : l'environnement est le cadre de la vie quotidienne où s'expriment les aspirations de notre société. Cette conception pragmatique insiste sur la qualité de la vie et les nuisances qui peuvent altérer cette qualité. L'environnement est en quelque sorte un instrument constitutif du bien-être humain.

(Extrait de presse)

De l'amiante à la tonne

Les riverains de la décharge de Monceau-sur-Sambre sont las. Photos à l'appui, ils répètent que l'exploitant de cette décharge, installée à quelques pas d'habitations sociales, ne respecte pas ses engagements formels. On déverse là, sans précaution disent-ils, des déchets d'amiante en contravention flagrante avec le permis d'environnement et ils l'ont constaté le 30 novembre dernier, explique leur porte-parole Alain Damay. Depuis

des années, le site de Monceau empoisonne, par sa seule présence, la vie des riverains, malgré un permis d'environnement qui en limite officiellement les nuisances. « Bien sûr, convient Alain Damay, le déversement d'amiante y est autorisé, mais sous conditions, s'il s'agit de déversements partiels, dans des sacs résistants, à l'abri de toute déchirure. Or, dit-il, ce n'est pas le cas. Et des photos en attestent, qui témoignent du peu de précautions prises par l'entreprise qui se débarrasse de ses déchets. Les bennes sont jetées, sans contrôle autre que celui du conducteur de la pelle mécanique qui pousse les sacs, avec pour conséquence que ces sacs déchirés libèrent l'amiante en poussière, avec les dangers immédiats ou pour les nappes phréatiques. » A l'appui de leurs constatations, ils insistent sur le manque de précautions de ceux qui manipulent les sacs, pourtant théoriquement sécurisés. La preuve en est qu'on en découvre des lambeaux dans des remblais constitués à la hâte. « Bien sûr, on nous dit que ces sacs contiennent du plâtre. Ferait-on la dépense d'emballages aussi coûteux pour du simple plâtre ? La vérité, c'est qu'ils renfermaient de l'amiante », martèle Alain Damay, qui rappelle que l'exploitant doit ensevelir des sacs intacts, soigneusement recouverts pour ne rien laisser échapper de leur contenu, à tout moment de l'exploitation.

Source : *Le Soir*, 13/12/2011.

4. Une **conception politique et sociale** : elle met l'accent sur la participation des citoyens à la gestion de l'environnement et vise la « responsabilité individuelle »

(Extrait de presse)

Tri sélectif : les Carolos doivent faire mieux.

Charleroi peut mieux faire. Beaucoup mieux. C'est ce qu'il ressort de l'analyse des statistiques du dernier rapport d'activité de l'ICDI en matière de collecte sélective de déchets.

Verre, métaux, papier et cartons : les taux sont en retard de pas moins de 15. 000 tonnes par rapport aux moyennes nationales. D'année en année, les ménages de la zone améliorent leurs performances en matière de prévention. C'est ainsi que le pourcentage de PMC collectés est passé au-delà des 12 % en 2008 pour un peu moins de 15 en Belgique. Mais d'une commune à l'autre de la zone ICDI, on note d'importantes variations : Montigny-le-Tilleul et Aiseau-Prezles sont les premiers de la classe quand Anderlues fait figure de cancre. Les sacs bleus des Carolos sont loin d'être irréprochables. « On y trouve tout et n'importe quoi, confirme le responsable du centre de tri de PMC de Couillet, Johan Hallet. Le système d'écrouissage des résidus inacceptables ne met pas à l'abri les agents de ce qu'il faut bien appeler des horreurs. Dépouilles d'animaux, têtes d'obus, baxters, chaussures, pots d'acides et même jouets sexuels sont retrouvés lors des opérations de tri ».

Source : *Vers l'Avenir - Basse Sambre*, 07/01/2010.

Disciplines et disciples

L'environnement est d'abord perçu comme étant tout ce qui nous entoure ; c'est-à-dire l'ensemble des éléments naturels et artificiels au sein duquel se déroule la vie humaine. Pour le petit enfant, de ce point de vue, l'environnement n'est rien d'autre que ce qu'il perçoit autour de lui (ce qui l'environne ...) : sa maison, ses parents, la coccinelle qu'il voit se poser sur le bord de la fenêtre. Pour le biologiste ou le naturaliste, le vocable désignera davantage la nature au sens scientifique du terme, faune, flore, bref pour faire simple, les mécanismes du vivant, augmentés selon leur discipline des

choses inanimées qui en furent le berceau et en sont devenues le cadre : la terre, l'eau, ...

Pour le sociologue, l'environnement désignera avant tout les phénomènes sociaux dans lesquels l'individu trouve sa place. L'urbaniste y ajoutera « et y aménage son habitat ». Le philosophe pourrait vouloir opposer la culture à la nature, car l'un et l'autre seront les deux modalités de « l'être ». Et le journaliste en fera souvent un fait divers, de société ou « d'actualité », imbriqué dans une chaîne d'événements mis en scène de manière causale.

[Extrait de presse]

« Jamais connu ça en 28 ans! »

*TOURNAI - L'impressionnante quantité d'eau qui a envahi des propriétés de la chaussée de Renaix est toujours là. [...] Maurice Remmerie et Françoise Delcourte espèrent qu'il ne pleuvra plus une seule goutte dans les prochaines heures. Vendredi et samedi, leur jardin, leur pelouse (nouvellement refaite) et la cabane qui s'y trouve ont été inondés par un gigantesque volume d'eau. [...] Les riverains s'interrogent sur la **cause** de ce phénomène : faut-il **le mettre en relation** avec les travaux en cours du côté du rieu d'Amour à Warchin?; avec le bassin d'orage situé un peu plus loin (vers le rond-point) et rempli de boue; avec les eaux évacuées ce week-end du parking de Tournai ? Ils ont fait appel aux pompiers tournaisiens, mais ceux-ci ont expliqué qu'ils n'intervenaient pas dans la mesure où leur habitation n'était pas menacée.*

*La **cause** est multiple et extérieure Le commissaire voyer Francis Personne est venu se rendre compte de l'ampleur du problème. Qui, pour lui, a **plusieurs origines** combinées : «C'est difficile d'intervenir quand tout est sous eau. On verra plus clair quand le niveau aura baissé. Le sol n'est pas dégelé en profondeur et l'eau ne parvient pas à s'y infiltrer.» Ses services techniques, sur la brèche depuis vendredi, précise-t-il, ont néanmoins décelé **une des causes** probables de l'inondation : «Nous avons dégagé une plaque d'Eternit qui bouchait sur les deux tiers un tuyau de 600 de diamètre. Dès qu'elle a été enlevée, le niveau a immédiatement diminué, comme les jalons nous le montrent.» Un souci semblable avait déjà été constaté au mois de décembre : «Comme on ne peut plus déposer ces plaques dans les parcs à containers, certains s'en débarrassent n'importe où. C'est un manque total de civisme.» L'effondrement d'un voûtement pourrait également **avoir joué un rôle...** «Le cours d'eau est voûté sur 140 mètres, avant de passer par les étangs de la Verte Feuille. Mais les chambres de visite ont été remblayées par un agriculteur. On va mettre celui-ci en demeure de dégager cette zone.» Le commissaire voyer estime que la Province **n'a rien à se reprocher** : «On a encore curé ce cours d'eau il y a un an et demi. La ville a fait de même sur la partie qui la concerne à Kain. On travaille également en parfaite collaboration avec Ipalle, qui a fait curer le rieu d'Amour. Nous n'avons en tout cas pas failli à notre tâche...» À la chaussée de Renaix, on espère que M. Personne a raison et qu'on revivra plus jamais pareille situation.*

Source : Le Courrier de l'Escaut, 27/01/2009.

De la nature surnaturelle de la nature

Pour les experts de la question, le mot ne se réfère plus uniquement à la nature proprement dite. Louis Goffin⁴ préfère ainsi identifier l'environnement à un « éco-socio-système », où l'environnement

⁴ LOUIS GOFFIN, « Pour une recherche en éducation relative à l'environnement centrée sur l'objet partagé », in *Education relative à l'environnement, Regards, Recherches, Réflexions*, VOL.1, pp 41-63.

est « un système d'interactions entre des éléments naturels et construits (artefacts), soit des ressources et des espaces de vie, et d'autre part des éléments sociétaux, soit des populations et leurs modes d'organisation, sur le plan technique, économique, sociopolitique, culturel ».

Élargissant le champ de l'environnement aux interactions avec les « cultures » humaines, cette définition semble mener à un double écueil. D'abord, elle donne sans doute une place trop importante à la culture, qui ferait finalement de l'environnement une sorte de concept holistique ou totalisant («tout» serait environnement), et ensuite, elle semble peu claire quant au fonctionnement (un système) même des interactions entre l'homme et la nature (alors que dans les médias, ces liens sont généralement causals ou consécutifs). L'homme y intervient sur la nature, la nature produit ses effets sur l'homme.

Le deuxième écueil de cette définition est que celle-ci repose sur une vision exclusivement systémique de l'environnement, une vision systémique très généralement admise et répandue aujourd'hui - et pas seulement en matière d'environnement - parfois caricaturée sous la forme de « l'effet papillon ». L'environnement, du moins la nature, est quelques fois vu dans les médias comme animé d'une pensée autonome mais aveugle, une sorte de « nature vengeresse », qui placerait cette dernière au niveau par exemple des dieux antiques, capables à eux seuls de susciter une catastrophe naturelle si on vient à les offenser.

Ainsi, pouvait-on lire dans les colonnes du *Soir*, sous le titre «Philippines - Les deux derniers typhons ont fait 1.100 morts et disparus. La déforestation tue» :

(Extrait de presse) « Le bois est une denrée précieuse aux Philippines. Surtout en ce qui concerne la stabilité des terres. L'exploitation anarchique des forêts expliquerait l'ampleur du dernier drame.» Tandis que les derniers chiffres du nombre de victimes des deux typhons qui ont ravagé les Philippines la semaine dernière font désormais état de quelque 1.100 morts et disparus, des voix s'élèvent pour dénoncer la déforestation sauvage de l'archipel comme étant une des causes aggravantes de la double catastrophe naturelle. Des millions de Philippins empiètent sur les dernières forêts de l'archipel pour survivre. Mais, comme le montre le dernier bilan de la catastrophe, **la nature se venge** avec de plus en plus d'inondations et de glissements de terrain. En marge des trombes d'eau, les tempêtes tropicales ont fait s'abattre la semaine dernière un déluge de troncs d'arbres, rochers et boue sur des villes côtières de la grande île de Luzon. Comme à l'occasion d'autres désastres similaires qui ont frappé le pays dans le passé, la déforestation illégale a été placée au banc des accusés et les coupables désignés sont nombreux ».

Source : Le Soir, 06/12/2014.

La nature est dotée d'une capacité stratégique punitive, comme le laissait entendre métaphoriquement, (et avec peu de bonheur puisqu'il s'ensuivit un licenciement de l'auteur), un journaliste de *Het Nieuwsblad* à propos de la catastrophe qui s'est produite au Pukkelpop, en août 2011. Écrivant que la tempête qui a frappé le festival avait «presque une dimension biblique» et s'apparentait même à la destruction des villes de Sodome et Gomorrhe, il avait qualifié le festival de plus grosse fête de l'alcool, du sexe et de la drogue en Belgique. Il avait ajouté que « *la musique ne doit pas être une orgie, mais une fête* » ce qui lui avait valu les foudres de son journal.

Cette vision anthropomorphique voire théomorphique d'une nature pensante-agissante est aujourd'hui quelques fois remise en question, entre autres par le philosophe Bas Haring dans *Kaas en de evolutie theorie*⁵, ce dernier avançant entre autres que l'évolution est la principale mécanique de destruction des espèces, et que cette évolution se révèle inefficace ou inintelligible par bien des aspects.

Le même Haring conteste également la vision systémique de la nature, estimant que le raisonnement que l'on tient envers celle-ci repose sur une métaphore inappropriée⁶ : « *Beaucoup pensent que la nature peut être comparée à une machine bien huilée, dans laquelle chaque plante et espèce animale ont la fonction d'un rouage explique-t-il. Si l'un disparaît, la machine se grippe. Or cette image ne fonctionne pas. Il faudrait comparer la nature avec une économie, dans laquelle des milliers de grosses et petites entreprises sont liées entre elles sans qu'aucune ne soit vraiment indispensable. Certaines d'entre elles peuvent disparaître sans affecter le fonctionnement du système. Et mieux même, cela se produit continuellement. Qu'il y ait aujourd'hui moins de petits supermarchés n'est par exemple pas une vraie catastrophe. Chaque entreprise a son utilité, si l'une d'entre elle disparaît, le système perdure néanmoins* ».

Aujourd'hui c'est une vision relativiste des liens entre sociétés et nature qui domine la plupart des réflexions et productions médiatiques dans ce domaine. La nature ne peut y être conçue que comme un autre élément de la culture, et dès lors qu'elle échappe au contrôle, elle ne peut que nous jeter dans l'effroi ou la fascination, même dans ce qu'elle peut avoir de plus « normal ».

(Extrait de presse)

Les poubelles s'envolent

Le service propreté était sur le pied de guerre, après la tempête

CHARLEROI Dame Nature n'a pas eu pitié des agents de la propreté carolorégiens. Dans la nuit de lundi à mardi, elle a décidé de déchaîner ses éléments sur la région... le jour de sorties des collectes ICDI d'ordures, de PMC et des papiers-cartons. En plusieurs endroits, les poubelles se sont carrément envolées sous l'effet du vent. Des sacs ont été éventrés et les détritiques éparpillés. Sans parler des branchages arrachés et des feuilles d'arbre dispersées dans toute la ville. Bref, hier matin, le spectacle était plutôt du genre... apocalyptique ! Mais dès 6 h du matin, la division propreté de la ville de Charleroi a mobilisé une trentaine d'agents pour réparer les dégâts Deux balayeuses, relayées par une troisième vers 8 h, ont nettoyé le centre-ville jusqu'à ce que la circulation devenue trop dense les empêche de poursuivre leur action.

Source : La DH, 27/05/2009.

⁵ BAS HARING, *Kaas en de evolutietheorie*, Antwerpen/Baarn, Houtekiet/Fontein, 2001.

⁶ BAS HARING, *Plastic panda' s: over het opheffen van de natuur*, Nijgh & Van Ditmar, 2011.

[Extrait de presse)

La « snowpocalypse » frappe l'est des États-Unis

Washington était paralysé par la neige dans la nuit de vendredi à samedi, alors qu'une bonne partie de l'est des États-Unis subissait une tempête de neige qualifiée d'« exceptionnelle » et de « très dangereuse » par les autorités. En prévision de la tempête baptisée « snowpocalypse » ou « snowmageddon » par les internautes, les habitants de la capitale américaine ont pris d'assaut vendredi les supermarchés par crainte d'une paralysie des transports. Le National Weather Service (NWS) a publié un bulletin d'alerte « de tempête de neige exceptionnelle » sur 24 heures débutant à 22h00 vendredi (04h00, heure belge, ce samedi).



La tempête « va frapper la plus grande partie de la région jusqu'à samedi soir », a ajouté le NWS, demandant aux automobilistes de ne pas prendre la route. La

seconde grande tempête de neige de la saison pourrait charrier jusqu'à 75 centimètres de neige dans la capitale américaine, selon les services de météorologie nationale qui ont dû revoir à la hausse leurs prévisions alors que les premiers flacons faisaient leur apparition à Washington vendredi. Cette tempête pourrait ainsi battre le record de 1922, quand 71 centimètres de neige avaient recouvert la capitale, selon Klaus Wolter, un climatologue de l'université du Colorado (ouest) : « même si nous n'avons que 50 cm, ce sera la troisième plus grosse chute de neige » à Washington, dit-il. Les météorologues ont prédit « de fortes perturbations dans les transports vendredi après-midi et tout au long du week-end », soulignant que les déplacements seront « très risqués, voire presque impossibles ». L'alerte concerne plusieurs États, du New Jersey à la Caroline du Nord, et jusqu'à l'Indiana vers l'ouest, et les gouverneurs de Virginie, du Maryland et du Delaware ont déclaré l'état d'urgence qui permet de mobiliser la garde nationale.

Source : *Le Soir*, 06/02/2010.

L'idée de séparer nature et culture est ... culturelle. Dans la civilisation occidentale, un dualisme historique oppose nature et culture. La nature est ce qui ne relève pas de la culture, c'est-à-dire ce qui n'a pas été touché l'homme. Mais à l'instar de Philippe Descola⁷ par exemple, on peut rejeter cette dualité : la nature est elle-même une production sociale. Les conceptions que les hommes se font de leur environnement non humain sont extrêmement variables et, dans la très grande majorité des cas, n'établissent pas de frontières nettes entre humain et non-humain. Pour l'ethnologue, « la nature est un concept qui ne correspond absolument à rien dans la pensée et la pratique de la plupart des civilisations, et même de toutes les civilisations non-européennes. Chez les Achuar (tribu jivaro),

⁷ PHILIPPE DESCOLA, *Par-delà nature et culture*, Gallimard, 2005.

les femmes entament des dialogues avec les plantes qu'elles cultivent dans les jardins. Elles chantent mentalement et ces chants s'adressent à l'âme des plantes. Les hommes font la même chose vis-à-vis du gibier, qu'ils traitent comme des parents par alliance. Le matin, avant l'aube, les Achuar passent une grande partie de leur temps à commenter les rêves qu'ils avaient faits pendant la nuit et qui commandent en partie les actions de la journée. Parmi ces rêves, il y en a pas mal où des plantes ou des animaux visitent le rêveur sous une forme humaine, pour lui parler... Tous ces petits indices, finalement, font aboutir à la conclusion qu'une sociabilité aussi forte entre humains et non-humains ne pouvait pas se permettre de continuer à utiliser la distinction entre nature et culture pour être pensée ».

Cette **approche symboliste** décrit aussi la culture comme totalement autonome par rapport aux variations physiques, biologiques ou climatologiques de la société. Cette vision fondée notamment sur les recherches de Lévi-Strauss met en évidence la puissance du symbolisme dans l'organisation sociale, fait de la Nature, du moins dans ses rapports avec le fonctionnement social, une vraie création culturelle. La Nature n'existe que dans ses liens avec les cultures humaines et réciproquement. Ce sont les hommes qui in fine « créent » la nature, en précisent les limites et les frontières. Cette approche est porteuse d'enseignements dans la discipline écologique elle-même, en ce sens qu'elle « anthropise » des milieux jusqu'alors fondamentalement considérés comme « naturels ». L'intervention humaine n'est plus une perturbation qu'il conviendrait d'éliminer avec les filtres adéquats pour comprendre le fonctionnement pur des écosystèmes, mais une donnée interne de la dynamique de ces derniers.

Une autre approche, **matérialiste**, décrit la similitude entre les formes d'organisation de l'environnement physique, biologique, climatologique des sociétés et leurs propres formes d'organisation. Nous ne serions que des organismes vivants, naturels, déclinés sous une forme sociale.

Enfin, une approche **réflexive** envisage le traitement des questions environnementales comme une nouvelle étape dans le développement social. La prise en compte croissante des préoccupations environnementales serait une des manifestations de la maturation de la modernisation de la société, l'industrialisme laissant place à la réflexion sur elle-même et non plus sur ses rapports à l'autre, à la nature ou aux autres sociétés. On relie à cette approche les mouvements environnementalistes dans les « nouveaux mouvements sociaux » en général (l'altermondialisme, le féminisme, le jeunisme...), les nouvelles formes de communication et d'expression des citoyens dans la sphère publique. Ni totale « anthropisation de la nature », ni « naturalisation de la société », cette approche permet, de légitimer également la gestion des écosystèmes.

Si les approches fondamentales concernant l'environnement sont diverses, il en va tout autant pour les catégories. Lucie Sauve⁸ établit ainsi sept représentations complémentaires, de l'environnement, pour l'être humain :

1. **L'environnement-problème** ou biophysique naturel, sujet aux pollutions et nuisances diverses, qu'il s'agit de protéger et restaurer.
2. **L'environnement-ressources** ou patrimoine naturel dont l'homme tire sa subsistance, qui a ses limites et qu'il convient donc de bien gérer.
3. **L'environnement-nature** ou originel dont l'humain s'est coupé et avec lequel il doit renouer pour être pleinement lui-même.
4. **L'environnement-global** est celui de la biosphère, que l'homme doit prendre en compte pour survivre.
5. **L'environnement-quotidien** correspond au milieu de vie dans lequel l'homme évolue au gré de ses activités et loisirs.
6. **L'environnement-communautaire** est celui des hommes vivant en société. Chacun doit s'impliquer dans la gestion de cet environnement collectif. Ses valeurs sont la solidarité et la démocratie.
7. **L'environnement-affectif**, de proximité ou non, représente celui auquel l'homme est attaché affectivement. Il n'est pas réel et se rapporte à la représentation que s'en construit l'individu. L'existence de ce type d'environnement suppose que toutes les personnes ne sont pas sensibles aux mêmes problèmes d'environnement.

Objectifs médias

En matière éducative, le lien entre éducation et environnement est « relatif ». Car on parle d'éducation « relative à l'environnement ». C'est en 1975, qu'à lieu à Belgrade le premier colloque international sur « l'éducation relative à l'environnement » dont le terme est précisé sous l'égide de l'UNESCO qui en définit les axes : « *Le but de l'éducation relative à l'environnement est de parvenir à ce que la population mondiale soit consciente et soucieuse de l'environnement et de ses problèmes, et qu'elle ait les connaissances, les capacités, les attitudes, les motivations, et l'engagement à œuvrer individuellement et collectivement à la résolution des problèmes actuels et à la prévention des problèmes environnementaux* » (UNESCO, Charte de Belgrade 1976).

Dans les années 80, comme à propos de l'éducation aux médias, l'éducation relative à l'environnement sera influencée par le courant postmoderne visant une éducation relativiste, inductive, critique et socioconstructiviste, et qui reconnaît le caractère complexe, singulier et contextuel des objets. Les savoirs expérientiels et quotidiens sont valorisés et confrontés aux savoirs scientifiques, dans une perspective de complémentarité.

À côté de l'éducation RELATIVE à l'environnement⁹ on trouve également l'éducation POUR l'environnement (l'environnement, sa connaissance sa gestion et sa préservation sont des objectifs à atteindre grâce à l'éducation), l'éducation PAR l'environnement (l'environnement contribue à enrichir une personne, notamment par le développement de capacités critiques), l'éducation SUR et DANS l'environnement (où l'environnement est vu comme un lieux de ressources et de moyens pédagogiques, à l'image des classes vertes).

⁸ LUCIE SAUVE « Pour une éducation relative à l'environnement. Éléments de design pédagogique, Guide du développement professionnel à l'usage des éducateurs », 2^e éd, Guérin-Eska, 1997 *Éducation relative à l'environnement, Regards, Recherches, Réflexions*, VOL.1, pp 41-63

⁹ Le terme « éducation relative aux médias » est peu ou pas utilisé

L'éducation relative à l'environnement n'est plus l'éducation à la nature, elle est aujourd'hui (comme l'éducation aux médias), une manière de contribuer à construire un réseau de relations entre personnes, société, environnement (naturel ou médiatique), visant un objectif plus global, de « *citoyenneté responsable et active* ».

Pour beaucoup, éduquer à l'environnement comme éduquer aux médias, reste bien une entreprise originale, voire sophistiquée. Cette double démarche, rarement menée de front ou en parallèle, prend pourtant sa place au cœur d'une éducation critique et d'une éducation à la citoyenneté en général, dont elle représente à la fois un moyen (souvent) et une finalité (parfois). Pour atteindre des objectifs d'éducation à l'environnement, les documents médiatiques ne manquent pas. Mais il ne faut pas s'imaginer qu'ils sont « neutres » et directement transférables dans tout acte, procédé ou processus de formation ou d'animation.

Une séquence de JT, un film, a fortiori un documentaire, peuvent sembler comme transparents : le cheval qui galope à l'image est bien un cheval qui galope dans le pré. La rivière qui inonde un village a bien affecté celui-ci. Les médias se présentent comme une fenêtre ouverte sur le monde réel (la séquence de JT, le documentaire, le reportage) ou imaginaire (la fiction). Mais le texte, les sons, les images -ce qu'on appelle le langage audiovisuel - sont perçus comme une globalité, un ensemble dont l'architecte et ses plans sont absents. Seul un recul critique personnel, au prix d'un apprentissage parfois long, permet de distinguer les multiples dimensions, y compris cachées, du document. Et permet son exploitation sur un plan éducatif.

Un animateur en éducation relative à l'environnement peut utiliser deux types de documents médiatiques. S'il se veut grave ou sérieux, il sélectionne parmi une liste de documentaires « objectifs ». S'il souhaite davantage divertir son groupe, il tire parti d'une fiction. Dans un cas comme dans l'autre, les documents délivrent un message singulier, par des moyens singuliers, dans la singularité d'une époque et d'un public qui en font ... leur particularité. Ce caractère unique, visant des spectateurs eux-mêmes uniques, montre l'utilité de démonter le processus de fabrication et de fonctionnement d'un documentaire ou d'une fiction, pour récuser cette naïveté qui consiste à penser que l'image colle à la réalité et qu'elle suffit à en rendre compte.

Éduquer aux médias

Comprendre les mécanismes audiovisuels, c'est s'atteler à en décoder six éléments, à en dégager six « murs porteurs ». Ce sont ce qu'on appelle les six dimensions de l'éducation aux médias. Quelles sont-elles ?

D'abord, on identifie le **langage** audiovisuel, sons, textes et images (quels plans, quel angle de prise de vue ? Bruitage réel ou pas, quels commentaires, ... ?). Par exemple, quel est le plan général du film « Home ». Quel rôle la musique y joue-t-elle ?

Ensuite, les **représentations** véhiculées (quelle image le document nous donne-t-il du réchauffement climatique ? Une catastrophe subite, un désastre social, environnemental, une opportunité politique, ... ? Par exemple, quelle image donne-t-on de la nature dans les publicités pour les eaux minérales ?)

Puis, on peut s'interroger sur la **technique** employée (hélicoptère, caméra à l'épaule, GSM, ...?), le **public** visé (des jeunes, des politiques, des spécialistes ?) et le **producteur** du document (un photographe, un homme politique, un scientifique, un réalisateur à succès, ... ?). En 1990 ou en 2010 ? En Europe ou en Amérique ?

Et enfin, ou avant tout, il faut se poser des questions sur le **genre** de film que l'on visionne (un documentaire, un reportage, de la fiction, de la propagande, ...?)

Cette éducation permet de mieux comprendre et situer les informations diffusées, et de ce fait, de prendre une conscience pleine et active de notre rôle de spectateur. Car tour à tour, différents pièges se présentent. D'abord, et parmi ceux-ci, principalement en matière d'éducation relative à l'environnement, l'excès et la disparité de sources d'information à traiter. Ensuite, leur vitesse de circulation, qui laisse peu de temps pour discerner ce qui est transmis ; l'argumentation qui séduit, persuade, peut manipuler, et enfin, l'existence d'un *business* de l'information, qui détermine ce qui sera diffusé, vu, par qui, dans quel contexte et avec quelles intentions.

L'éducation aux médias apprend comment les contenus médiatiques relatifs à l'environnement ne sont jamais que l'élaboration d'un regard, d'un point de vue, aussi nécessaire, complet, pertinent et efficace soit-il. Par lequel le spectateur peut être d'emblée accroché et séduit, ce qui risque d'affaiblir ses capacités d'évaluation critique. L'éducation aux médias met l'accent sur l'importance de diversifier ses sources d'information et de parvenir à les identifier. Elle favorise l'expression sur les idées et les points de vue défendus par les médias.

C'est le même type d'aptitude qui est visée par l'éducation relative à l'environnement.

Dérèglement pédagogique ?

La limite éducative des films, documentaires ou de fiction, est à prendre en compte. Ce sont les limites des médias de l'image en général. Leur force réside dans leur capacité à sensibiliser, à mobiliser, davantage sans doute qu'à documenter. Ils ne constituent pas des preuves à charge, au mieux, ils peuvent prendre la forme de témoignages argumentés, qui peuvent, au moins d'un point de vue rhétorique, être soumis aux feux de la contre argumentation ou du contre-exemple.

Si l'on se place d'un point de vue plus économique et politique, indépendamment de la bonne foi des réalisateurs, une stratégie commerciale ou de communication reste à l'œuvre. Ce sont les grandes puissances médiatiques et économiques qui s'agitent en coulisses.

L'étude des images de l'environnement au cinéma serait incomplète si elle ne prenait en compte les dynamiques de production-réception dans lesquelles elles s'insèrent. Les grands spectacles hollywoodiens ou les films plus confidentiels engagent des visions du monde qu'il importe de rapporter aux intérêts des créateurs et des spectateurs, notamment en termes d'impact sur les projets de société.

Les documentaires ne relaient que des petits bouts d'histoire singuliers. Geneviève Jacquinot¹⁰ rapporte combien un message audiovisuel n'est "*ni exclusif (ne se satisfait pas de lui-même), ni analogue aux autres formes d'éducation, ni univoque, ni surtout unificateur*". Il n'y a pas de téléspectateur moyen dans la salle.

Un média de masse ne peut toucher la masse. Sauf si on entreprend avec les enfants ou les adolescents, de démonter le processus de fabrication et de fonctionnement d'un document, à identifier les différents protagonistes du récit. L'image est imparfaite, elle complète une action d'apprentissage, ne la supprime pas.

¹⁰ GENEVIÈVE JACQUINOT, *L'école devant les écrans*, ESF, 1985 p.31.

Éduquer par les médias

Le succès d'une animation par l'image passe par la compréhension des mécanismes audiovisuels par les animateurs et les formés. Ce document audiovisuel, l'animateur l'utilise dans cinq cas de figure, qui correspondent à cinq moments clés de l'apprentissage :

1. Sensibilisation

L'animateur utilise un ou plusieurs extraits destinés à sensibiliser à une problématique. Il les trouvera souvent dans les séquences d'introduction d'un documentaire ou d'un reportage. Il s'agit de sélectionner quelques images parfois choc, dont le commentaire pose une question, où l'on entend davantage de « vous », « nous », « on » plutôt que « il ». Le document suscite l'identification à ce que le spectateur voit à l'écran. Il n'apporte pas de réponses, mais suscite beaucoup de questions. Il reste flou sur les lieux, le temps, les circonstances. Exemple : un oiseau qui se débat dans le mazout peut sensibiliser, par l'émotion qu'il suscite, à la pollution par les hydrocarbures. Mais l'oiseau ne fait que cristalliser une problématique, il est l'angle d'attaque. Cette phase de sensibilisation permet à l'animateur de transformer l'audition en écoute, en soif d'en savoir plus. Si cette étape n'est pas franchie, les démarches ultérieures seront difficiles. L'animateur doit utiliser un document bref, concret, de cinq minutes au maximum. Il présente une réalité qui touche le spectateur. Il ne contient pas beaucoup d'éléments à analyser. Le but, c'est de provoquer une réaction.

2. Apport de connaissances

L'apport de connaissances est la phase de l'apprentissage qui nécessite davantage l'action de l'animateur. Car cette phase nécessite des redondances, des retours en arrière, des reformulations, un échange entre animateurs et animés. L'extrait audiovisuel idéal doit favoriser l'observation. Son plan doit être lisible, doit laisser place à la réflexion, alterne réalité et schématisation de celle-ci. Exemple-type : un savant qui montre des hydrocarbures, avec définition incrustée des mots compliqués, suivi d'un schéma de la composition chimique des hydrocarbures. On l'imagine, c'est bien souvent à l'animateur de déployer toutes ses ressources pédagogiques propres pour pallier les déficiences du document.

3. Phase de synthèse

Le document de synthèse est difficile à trouver. Car cette phase est celle d'une restructuration de la connaissance. Dès lors, au même titre que lors de la phase d'apport de connaissances, le rôle de l'animateur est prépondérant, ici, c'est aux apprenants de beaucoup travailler, d'expliquer dans leurs mots ce qu'ils ont retenu d'un document. L'animateur peut cependant utiliser un extrait qui structure une dernière fois les connaissances, fixe dans la mémoire l'essentiel du savoir, sans rouvrir de nouveaux débats. On ne peut mobiliser qu'un document court, structuré, dont le vocabulaire est bien compris. Aucune question neuve ne doit servir à de stade de la démarche. Bien souvent, c'est à la fin du documentaire ou du reportage que l'on trouvera ce type d'information. Exemple : un documentaire qui rappelle par le menu les différents effets néfastes d'une pollution de l'eau par les hydrocarbures.

4. L'étude de cas

Le document utilisé en phase d'étude de cas permet à l'animateur de vérifier si les objectifs ont été atteints. Le document utilisé sert aux apprenants à formuler un diagnostic à partir des images. Ils étudient un cas, transfèrent les connaissances acquises.

Exemple : à propos des hydrocarbures, l'animateur peut diffuser des images en demandant aux apprenants de repérer et nommer les différentes atteintes à l'environnement figurant dans l'extrait audiovisuel. Dans le cas d'un apprentissage scolaire, l'étude de cas peut se transformer en contrôle des connaissances.

5. L'audiovisuel de référence

Le document de référence montre aux formés un comportement à imiter ou dont il faut se départir. Il est utile à un apprentissage gestuel ou comportemental efficace. Exemple : Un extrait comportant des images d'un nettoyeur des plages occupé à débarrasser celle-ci de la pollution par hydrocarbure, ou à l'inverse, un extrait montrant des exemples de surconsommation de produits hydrocarbonés.

Yves COLLARD

Les docu explorent le monde

"Un pays sans films documentaires est comme une famille sans albums-photos"

Cette phrase de Patricio Guzmán³¹, baseline du Festival documentaire de Lassalle (Cévennes) affirme haut et fort l'importance de la pratique documentaire dans les représentations et la mémoire collective. Dans cet album familial dont il parle, nous allons voir en effet qu'une grande place est donnée aux paysages, à la faune et la flore. Mais à côté de nos « Trente millions d'amis » vivant dans ce « Jardin extraordinaire », on accorde aussi aujourd'hui de plus en plus de développements aux questions climatiques et environnementales en s'inquiétant également de la sauvegarde de la planète. Alors, caméra au poing, mettons-nous en route pour une nouvelle séance « Exploration du monde ».

Très tôt, dans l'aventure cinématographique, la nature a été représentée. Dès la première heure, elle y a participé à tout le moins en fournissant les décors de nombreuses séquences. Mais très vite, les paysages, la faune et la flore sont devenus des acteurs à part entière, allant même jusqu'à prendre la place des héros autour desquels tournent toute la narration. Tout d'abord dans des récits réalistes où les cinéastes ont comme ambition de restituer la beauté, mais aussi parfois la férocité de la nature en la faisant participer à leurs récits de vie. Mais progressivement, les techniques de captation et les capacités de montage en studio ont ouvert la porte à des créations plus fictionnelles, le comble étant atteint quand on a basculé dans les usages technologiques récents (images de synthèse, 3D...) autorisant des représentations nouvelles, « véritables « poèmes symphoniques aux accents mystiques sur la vie [...], perspectives d'artistes repoussant les frontières de l'image à celles, conceptuelles, de l'imaginaire humain »³².

Peu de similitude donc entre l'aventure cinématographique de la première heure : Robert Flaherty réalisant ses tout premiers *Nanouk, l'esquimau* (1922), *Moana* (1926) ou *L'homme d'Aran* (1933)³³... et *Avatar* (2009), par exemple, réalisé par James Cameron, lequel recourt aux effets spéciaux innovants (images de synthèse, caméra infrarouge et motion capture, etc.).



L'Homme d'Aran

³¹ Documentariste chilien né à Santiago en 1941.

³² Bonvoisin Daniel : article à paraître en 2012.

³³ Concernant ce père du documentaire mais aussi du docu-fiction, on parle du principe de fréquentation et de proximité avec les acteurs (ou dit aussi parfois caméra participante), un procédé que reprendra plus tard Jean Rouch, le père du cinéma-vérité, dans ses ethno-fictions.

Le cinéma direct

Le cinéma documentaire, disions-nous, est né du désir des cinéastes d'explorer le monde. C'est sans aucun doute à l'anthropologie visuelle que l'on doit le démarrage des productions documentaires. Robert Flaherty (USA), Dziga Vertov (URSS) ou Jean Rouch (France) sont des passionnés du tournage auprès de populations alors inconnues du grand public. Leurs œuvres pionnières en la matière constituent les premières « Explorations du monde », les premières visites en « *Terres lointaines* » qui en appelleront bien d'autres.

L'œuvre des pionniers relève de cette intention de faire du cinéma-vérité, sans contrôle, sans direction d'acteurs ni répétition de scène. Une caméra de participation qui pose le cadre dans l'histoire (et non l'histoire dans le cadre, comme le ferait la fiction). Ce cinéma direct n'a pas encore de prétention didactique. Juste l'aveu d'une subjectivité assumée quand on plante sa caméra dans le quotidien des gens et qu'on les capture dans le champ de l'objectif (parfois même sans son enregistré, ni ajout de voix-off). Une sorte de candid eye, de ciné-œil. *Nanouk, l'esquimau* est pourtant une commande faite au cinéaste par un grand fourreur parisien.

Et la tentation est alors grande de parfaire. Ainsi, Flaherty, dès la première heure, va arranger la réalité pour les facilités du tournage (dans *Nanouk, l'esquimau* : création d'un igloo plus grand que nature pour y disposer le matériel de tournage et bénéficier d'une capacité de plan large, répétition de scènes pour atteindre une vérité profonde, et jusqu'à l'engagement d'acteurs non professionnels tout comme dans *L'Homme d'Aran* où le pêcheur, personnage central, n'est pas vraiment pêcheur, ni ses proches, des membres avérés de sa famille).

Filmer pour être vu

Le documentaire est né du désir des cinéastes d'explorer le monde, certes ! Et de la passion des inventeurs d'enregistrer le réel...aussi ! Mais il ne faut pas perdre de vue que l'aventure n'aurait été possible sans l'envie du public de vivre ces « *Rendez-vous en terres inconnues* » et, à défaut de s'y rendre physiquement, d'y être transportés par le truchement des cinéastes. En effet, toute création cinématographique se conçoit pour un public. Qu'il s'agisse du monde scientifique ou du grand public, le documentariste est toujours en dialogue avec un interlocuteur absent lors du tournage.

Comme le dit François Niney³⁴, il est un « *go-between* » qui aligne trois regards : ceux du filmé, du filmeur et aussi du spectateur. Peut-on d'ailleurs dire qui, de l'œuf ou de la poule, a commencé l'aventure ? Certes, les explorateurs du monde n'attendent pas de commande pour déclencher leur caméra. Le spectacle du monde qui s'offre à eux justifie pleinement qu'ils crient « Silence, on tourne » ! Mais qu'en est-il des bobines, si elles doivent rester éternellement au fond de malles de voyages, ou sur des rayonnages poussiéreux de médiathèques ? Un film est produit pour être diffusé. L'histoire des documentaires, ceux de la nature comme tous les autres, passent donc aussi par l'inventaire des circuits de distribution. Et la production nature a ses hauts lieux qu'il faudra mentionner.

³⁴ La mise en scène documentaire (Penser le cinéma documentaire, leçon 4, 1/2) : http://www.canal-u.tv/producteurs/tcp_universite_de_provence/dossier_programmes/penser_le_cinema_documentaire/la_mise_en_scene_documentaire_penser_le_cinema_documentaire_lecon_4_1_2

Exploration du monde

Si les premiers documentaires ont pu constituer des œuvres à part entière justifiant pleinement le déplacement du public vers les salles de projection, cela relevait surtout sans doute au fait que le cinéma lui-même était une nouveauté. Mais dès que les œuvres de fiction ont pris leur place dans la programmation des salles obscures, le documentaire s'est progressivement niché dans les avant programmes et ce, notamment du fait que les docs se déclinaient volontiers sous le format de courts-métrages. Idéal en ouverture de séance. Et cela a donné au docu un statut honorable qui a permis la distribution.



Toutefois des programmations spécifiques de documentaires ont pris le relais, créant pour les documentaristes une voie de diffusion d'excellence. Ainsi, en Belgique, le cycle des « **Explorations du monde** » existe depuis 1950. Le 5 décembre, c'est Roger Frison Roche, l'explorateur et écrivain français, qui inaugurerait la formule avec son "**Mille Kilomètres dans le Grand Désert**".

L'un des tout premiers films en couleur... Participaient aussi à la programmation des débuts, Haroun Tazieff, le volcanologue belge d'origine polonaise (***Au milieu des cratères en feu***), Maurice Herzog, l'alpiniste français qui a fait découvrir ***l'Annapurna, premier 8.000***, Alain Bombard, le biologiste français qui présenta le récit de son ***Naufrage solitaire***. On le constate, au centre des récits : la nature lointaine, merveilleuse, indomptée aussi, ou alors maîtrisée par des pionniers à l'aventure desquels le public a ainsi l'impression de participer. Ces cycles de conférence, depuis leur création, n'ont cessé de renouveler leurs adhérents. 60 ans plus tard, ***Exploration du monde***, ce n'est pas moins de 650 séances pour une saison, 70 salles visitées en Fédération Wallonie-Bruxelles par 150.000 spectateurs dont 12.000 abonnés (4.000 rien que sur Bruxelles)³⁵. Un véritable attrait et un débouché non négligeable pour les documentaristes.

Des crocos dans mon salon

Si la concurrence se fait rude entre petit et grand écran, ce n'est pas pour déplaire aux cinéastes de la nature qui verront ainsi se multiplier les opportunités de diffusion. À tel point que si certains sont des habitués de la programmation en salles (pensons à la tribu des Mahuzier par exemple, pour ***Exploration du monde*** : Albert, Jeannine et leurs neufs enfants, dont Philippe et Alain devenus à leur tour documentaristes), d'autres se tailleront une belle renommée dans la diffusion télévisuelle de leurs œuvres. Ainsi un David Attenborough, à la fois scénariste, réalisateur, producteur privé, mais aussi cadre de la BBC, et qui inaugure son parcours documentariste avec la série ***Zoo Quest***, dans les années'50. Sa carrière jusqu'à ce jour a donc connu toutes les évolutions technologiques et de façonnage du documentaire nature.

Au début de sa carrière de cinéaste animalier, la série qui le fait connaître est produite en 16 mm à l'occasion de captures d'animaux sauvages, partout à travers le monde, animaux devant grossir les collections du zoo de Londres. Dit ainsi, cela ressemble à de la caméra amateur. À l'autre bout de sa carrière, Attenborough est en ce moment occupé de finaliser « ***Frozenplanet*** » (sortie annoncée sur BBC One en octobre 2011) : 4 années de tournage aux pôles Arctique et Antarctique. Sans doute

³⁵ Chiffres repris du site : <http://www.explorationdumonde.be/chiffres.htm>

la plus grande expédition polaire de notre époque, ayant obtenu le concours pour le tournage, de sous-marins nucléaires soviétiques, d'hélicoptères de la Royal Naval, de brise-glaces américains et l'acceptation par ses équipes de conditions de tournage des plus périlleuses pour donner à voir ce qui sera sans aucun doute le dernier visage des pôles avant la disparition de leur état actuel.

À tel point que certains s'interrogent : « Y a-t-il encore une vie sur terre après Attenborough ? » Andrew Antony, dans *The Observer* l'affirme : « *Attenborough a joué un rôle décisif dans notre perception du monde, changeant non seulement notre rapport à la télévision mais transformant aussi notre compréhension de la nature et plus largement de la planète entière*³⁶ ». Son œuvre est aujourd'hui couronnée de nombreux titres. Certes, des prix cinématographiques (tout récemment encore le IBC International Honour for excellence³⁷), mais aussi des distinctions honorifiques, reçues à titre personnel, et qui attestent d'une large reconnaissance de la pertinence de son travail (entre autres : Commandeur de l'Ordre de l'Empire britannique, Membre de la Royal Society et Membre de l'ordre du mérite britannique). Pas une chaîne de télévision qui fasse l'impasse sur les travaux d'Attenborough pour agrémenter ses émissions nature. C'est notamment fréquent dans le cas du *Jardin extraordinaire*, en Belgique, depuis sa création en 1965.

Castings animaliers

Si les télévisions achètent des programmes, elles en produisent également. Parmi ceux dédiés à la nature, la faune et la flore, il y a aussi des émissions de plateau grand public sur le monde animalier. Parmi elles, « *Trente millions d'amis* » est un exemple emblématique. *30M d'amis*, c'est déjà plus de 30 années de mobilisation et de militance pour la protection des animaux.



Car si le 6 janvier 1976, Reha et Jean-Pierre Hutin, journalistes de presse et de télévision, amoureux passionnés et ardents défenseurs des animaux, lançaient la première émission, c'est ensuite, deux ans plus tard une revue qui voit le jour, puis la mise sur pied d'une Association de Défense des Animaux de Compagnie (ADAC), en 1982 qui débouche finalement sur la création d'une Fondation reconnue d'intérêt public. Un vaste projet cinématographique animalier, sans doute très rentable, et qui prend donc la précaution de se couvrir quant à d'éventuelles critiques.

Car c'est aussi *30 M d'amis* qui, en 1995, crée « un visa certifiant que les animaux acteurs mis en scène dans un film de cinéma, une fiction TV ou un spot publicitaire ont été bien traités et n'ont subi aucune violence ou souffrance. Ce contrôle est une nécessité pour éviter les abus de certaines productions soucieuses d'obtenir un résultat spectaculaire au détriment des animaux qu'elle emploie¹ ». Quoi de plus rassurant pour le téléspectateur éventuellement inquiet des conditions de tournage, que de voir *30M d'amis* se faire elle-même la défenderesse d'une législation stricte en matière de respect de l'animal.

³⁶ <http://www.guardian.co.uk/environment/2011/jun/12/life-on-earth-after-david-attenborough>

³⁷ Le prix International Honour for Excellence, prix le plus prestigieux décerné par IBC, est remis aux individus et aux organisations ayant utilisé la pointe de la technologie, et l'ayant fait avancer, pour créer le meilleur contenu de diffusion.

Dame nature aime les bouquets++

Émissions de plateaux et diffusions de reportages documentaires ou de docu-fictions animaliers constituent un panel de diffusion qui se maintient bien dans les grilles de programmation. L'arrivée des bouquets numériques et de la télévision à la demande ouvrent même l'espace. Des chaînes thématiques choisissent de diffuser prioritairement des docs consacrés à la nature, la faune et la flore. *Planète +* (1988 - Canalsat), *Chasse et pêche* (1996 – AB Groupe), *Animaux* (1996 – AB Groupe), *National Geographic Channel* (1997 - Canalsat), *Planète+ Thalassa* (2002 – Canal+ et France Télévision), *Ushuaïa TV* (2005 - Groupe TF1), *Ma planète (Junior)* (2007 – France) sont parmi les principales accessibles chez nous. Certaines sont des canaux d'excellence qui perdurent, alors que d'autres sont des projets qui n'auront tenu que quelques années.

Mais il y a assurément un public qui réclame ces programmes et assure donc des débouchés de diffusion pour les producteurs. Encore faut-il s'être fait remarquer par les programmeurs pour avoir sa chance d'être diffusé... Un challenge pour tous les films qui doivent faire leur carrière. Et donc, à moins que d'être produit par une vedette du petit ou du grand écran (pas de souci quand on s'appelle Spielberg, Besson, Annaud...), l'aventure commence dans la compétition des Festivals, dont certains sont spécifiquement dédiés au documentaire et plus spécialement encore au Film nature.

Nouvelle vague

Du côté de l'offre documentaire, la faune et la flore constituent un réservoir inépuisable. Même si, et à plus forte raison quand on est déclaré « espèces en voie de disparition ». Mais du côté de la demande, ce sont de nouveaux thèmes qui font leur apparition. En effet, développement durable, réchauffement climatique, pollution et accidents écologiques, éco-consommation et alter mondialisation sont devenus des thèmes particulièrement porteurs d'audience. Ces nouvelles préoccupations nourries aux faits d'actualité alarmistes alimentent divers nouveaux traitements médiatiques de la nature. Pour se cantonner au documentaire, on notera le succès télévisuel des productions « *Ushuaïa* » de l'écologiste Nicolas Hulot, des diffusions de la « *Terre vue du ciel* » de Yann Arthus Bertrand, du Magazine « *Thalassa* » présenté par Georges Pernoud, ...

Ces diffusions récurrentes se partagent l'audience avec des programmes one shot tout aussi ciblés. Pensons à la diffusion de documents devenus emblématiques de cette préoccupation citoyenne en marche : « *Le cauchemar de Darwin* » d'Hubert Sauper (2004), primé par un Oscar du meilleur documentaire long-métrage [Eco système du lac Victoria après l'introduction massive de perches du Nil] « *Une vérité qui dérange* » de David Guggenheim (2006), Oscar du meilleur documentaire en 2007 [Réchauffement climatique, avec intervention d'Al Gore]. « *Nos enfants nous accuseront* » de Jean-Paul Jaud (2008) [Empoisonnement des aliments par la chimie agricole]. « *Le monde de Monsanto* » de Marie-Monique Robin (2008) [de la dioxine aux OGM], « *Severn, la voix de nos enfants* » de Jean-Paul Jaud (2010) [Quel monde pour les générations futures ?], « *Home* » réalisé par le duo Luc Besson-Yann Arthus Bertrand (2009) [La pression de l'homme sur l'environnement et les conséquences en matière climatique], « *Solutions globales pour un monde local* » de Coline Serreau (2010) [Face aux catastrophismes, des solutions alternatives concrètes existent] et pour arrêter là une liste toujours à compléter, « *Into eternity* » de Michael Madsen en 2011 [les déchets nucléaires].



Conditions de tournage

Traiter cinématographiquement les questions en lien avec la nature et les équilibres fragiles de notre condition humaine passe, quoi qu'on veuille, par les lois de la communication et du marché. La quête d'audimat réclame qu'on choisisse des sujets porteurs et que l'on peaufine le traitement.

Le docu, quand bien même il s'efforcerait de « dire le réel à travers des images adéquates, de sorte à transmettre des connaissances ³⁸ » n'est pas exempt du recours à des procédés cinématographiques. Un exemple emblématique contextualisera ce propos.

Nous choisissons pour ce faire les conditions du tournage de l'épisode « **Les évadés du temps** », un numéro de l'émission **Ushuaia** de Nicolas Hulot. Les magazines télévisuels de l'époque annoncent au spectateur qu'il aura la chance de découvrir les premières images de la rencontre du reporter ethnologue avec une peuplade restée ignorée du monde jusqu'à nos jours. Une civilisation pré lithique (entendez d'avant l'âge de la pierre) que le spectateur découvrira donc indemne de toute influence civilisée.



Les premières images (et les commentaires qui accompagnent) illustrent ce qui est censé être une rencontre spontanée... après des mois de recherche et de localisation. Plusieurs plans d'images se succèdent, certains sont pris à bord du bateau qui s'est enfoncé profondément au cœur de la mangrove, d'autres sont des images aériennes prise d'hélicoptère. Certaines sont même réalisées à hauteur de pirogues... du côté cette fois, non des civilisés, mais des primitifs... Premiers échanges naïfs avec les Asmats, une ethnie papoue récemment encore anthropophage de l'Irian Jaya en Nouvelle-Guinée orientale ?

Des images adéquates pour rendre compte du réel ?
Oui... Mais de quel réel ?

Marc Dozier, journaliste spécialiste de cette région, dénonce, dans une lettre à plusieurs journaux, « *une mascarade chez les Papous* ». À sa suite, plusieurs scientifiques, dont l'archéologue Pierre Pétrequin, mettent en cause l'émission tandis que le réalisateur Luc-Henri Fage (auteur, lui aussi, d'un documentaire sur les Papous) dénonce une « *méga production hollywoodienne* ». Nicolas Hulot est mis en cause pour ce que d'aucuns jugent une « *dramatisation outrancière au mépris de la vérité* »³⁹. La raison de cet emballement ? Informations prises, dit la rédaction de Libé (qui s'est aussi intéressée au buzz du moment), il apparaît que « *la production, en échange de cartons de tabac, a obtenu des Asmats qu'ils miment pour l'occasion une scène traditionnelle. Shorts, baskets et canots à moteur ont été remisés pour faire plus «vrai». Permettant au commentaire de «mettre en regard les peuples papous de l'Irian Jaya qui incarnent magnifiquement l'humanité des origines et [...] le reste de la planète fasciné par Internet* ».

³⁸ Jean-Luc Lioult - Responsable de la section Cinéma à l'Université de Provence. http://www.canal-u.tv/producteurs/tcp_universite_de_provence/dossier_programmes/penser_le_cinema_documentaire/tentatives_de_definitions_du_film_documentaire_penser_le_cinema_documentaire_lecon_2

³⁹ Lire Libération sur le sujet : <http://www.liberation.fr/medias/0101360879-les-papous-vus-par-hulot-ca-ne-vole-pas-haut>

Et ce n'est pas le seul « aménagement de la réalité » que la production a orchestré. Voici ce que répond Franck Desplanques, réalisateur de documentaires, à qui Raphaël Garrigos demandait pour Libération toujours, s'il avait l'impression que l'on avait truqué les images d'Ushuaia. Il répondait : « Avant, un documentaire, ça consistait à aller sur le terrain et à montrer ce qu'on avait vu. Aujourd'hui, c'est plus compliqué. Dans l'émission de Hulot, tout est à peu près en place, mais il y a un peu de reconstitution : les gens sont habillés dans des vêtements d'apparat, alors que, sur place, ils ne sont jamais comme ça. Les premières scènes dans le village asmat, par exemple : en temps normal, ils sont tous en T-shirt, short et baskets, alors qu'on les voit là dans des pagnes tout neufs avec de belles coiffes. C'est du cinéma, mais pourquoi pas? Si la réalité a été un peu modifiée, ce n'est pas pour autant du mensonge ». C'est plutôt un aménagement. Le documentaire de Hulot est un documentaire aménagé où la partie asmat est mise en scène. [...] En réalité, ce ne sont pas des gens de l'âge de pierre, ils sont là, à notre époque, ils ont conscience de tout ce qui se passe autour d'eux. En plus, dans cette région, ils ont eu la visite de plusieurs télévisions, il y a des touristes, il y a du passage. J'aimerais qu'on leur donne la parole, qu'on leur demande quels sont leurs problèmes. Il y a une fonction de témoignage qui est absente, et c'est dommage. Cette population est soumise à l'une des plus grosses exploitations d'or et de cuivre du monde qui détruit tout l'environnement, et Hulot n'y fait qu'allusion. J'aimerais qu'on découvre que ces gens sont bien plus que des acteurs pour une bande dessinée d'expédition. Ce n'est pas juste le bon sauvage dans sa forêt ».

À la question de savoir si l'option prise par Hulot est fonction d'un manque de télégénie d'une ethnographie plus sociale, Desplanques répond que ce n'est tout simplement pas le créneau de Hulot. « Lui propose une découverte de la planète basée sur la nature et il oublie le côté humain de cette nature. Avec cette émission, on est encore sur les bases de vieux documentaires du début du siècle, où l'on allait voir les sauvages et où l'on avait les yeux écarquillés de surprise ».

On voit par cet exemple de diffusion récente, que l'on est en permanence dans un récit, lequel réclame inévitablement des procédés de narration. L'acceptation des conditions de tournage avec tout ce que cela réclame de « bonne prise », du fait notamment d'un jeu d'acteurs non professionnels sollicités pour jouer leur propre rôle au sein d'une mise en scène commentée... tout cela indique que l'on est dans la construction et la représentation... Et donc, au moment de scénariser le tournage, il est possible d'envisager des procédés narratifs assez différents les uns des autres.

Effet de mode

La dimension didactique fréquemment nichée au cœur de la démarche documentaire requiert que le réalisateur soit compétent quant à l'objet de son tournage. Christophe Deleu⁴⁰ désigne du terme producteur-intellectuel ce premier profil de documentariste qui interviewe un spécialiste, se comportant alors comme un médiateur entre le détenteur d'un savoir et les auditeurs. Car bien sûr, il est des passionnés du film de nature qui ne sont pas pour autant des scientifiques patentés. Leur propos doit dès lors être crédibilisé par l'intervention d'experts.

Pourtant, d'autres réalisateurs produisent de l'info, plus ou moins savante c'est selon, à propos des grands enjeux de notre planète. Ceux-là sont plutôt des producteurs-journalistes, travaillant selon les méthodes du métier de l'info (souci de l'objectivité, distance par rapport au sujet, volonté de donner des informations), mais bénéficiant pour traiter leurs sujets, de formats magazines⁴¹ heureusement

⁴⁰ DELEU Christophe, « Le documentaire radiophonique : un genre marginal... plein d'avenir » Dans Cahier du journalisme n°7 – Juin 2000.

⁴¹ Selon les principes de la programmation télévisuelle, les gabarits sont de 28 et 52 minutes, compte tenu aussi des décrochages publicitaires, là où leur diffusion est autorisée. Sur cette question, un point de vue critique : <http://clubaudiovisuelparis.free.fr/52%20minutes.html>

éloignés des contraintes d'un JT, par exemple où le propos doit être généralement développé dans les limites de la minute trente.

Or ce type de traitement, façon info journalistique, connaît aujourd'hui des orientations que l'on va retrouver aussi dans l'évolution de la pratique documentaire. Si une certaine forme de journalisme réclamait que les avis autorisés sur une question d'actualité soient donnés par des sommités, il semble que, de plus en plus, on fasse appel à des people pour débattre du quotidien, quand le micro trottoir ne descend pas jusque dans la rue pour peut-être par-là, renvoyer à l'auditeur un signal sur « ce qu'il est bon de penser pour être dans la norme ». Dans ce traitement discutable de l'info, on comprend aisément que la mise en scène de personnalités people offre une accroche particulière.



C'est la veine qu'exploitent également aujourd'hui des productions d'émissions mixtes à la jonction du documentaire et de la télé réalité. Ainsi, en est-il des « **Rendez-vous en terre inconnue** » lors desquels Frédéric Lopez, le présentateur-réalisateur invite un chanteur ou un comédien à partager le quotidien d'habitants de la terre nichés dans une contrée tout autant inapprochée par l'artiste que par le téléspectateur.

Aux tout débuts du documentaire en 1952, un Jean Rouch, ethnologue, nous faisait découvrir la chasse à l'hippopotame par les pêcheurs Sorko du Niger. L'exercice est autrement décliné aujourd'hui quand c'est Zazie, la chanteuse qui nous fait découvrir le quotidien de la tribu Korowai (Indonésie) ou Gérard Jugnot, le cinéaste, qui partage devant la caméra, sa sensibilité émerveillée au contact de cette famille Chipayas, peuple de l'eau isolé de tout, au cœur de l'altiplano bolivien. Mais c'est bien la même démarche ethnologique.

Certes, il y a ici volonté de vulgarisation... mais le focus est mis, ici aussi, sur la découverte d'une communauté humaine jusque-là inconnue. Le truchement de la vedette, c'est la nouveauté... amenée sans aucun doute par la mode médiatique du moment : la télé réalité. Dès lors, là où l'ethnologue s'effaçait devant son sujet, le producteur-journaliste-animateur s'inscrit dans le champ, (Frédéric Lopez est bien présent à l'écran tout au long du reportage en voie directe et en off). Il y invite des faire-valoir et entreprend, non seulement d'informer mais de distraire en ne lésinant pas sur les effets pouvant toucher l'émotivité de son invité et donc celle du spectateur. Il y a une forte mise en scène qui ne révèle pas nécessairement les coulisses du tournage.

Mais, tout autant que pour une fiction, les making of de ce type de productions sont intéressants à découvrir. Le public averti est en effet demandeur d'explications complémentaires, ne boudant pas son plaisir, mais s'interrogeant parfois aussi quant à la déontologie mise en œuvre par la production comme en atteste ce dialogue ci-dessous, repris d'un forum sur le site Internet de France 2 et qui nous ferait volontiers conclure : « *Ils ont tout compris de la pratique documentaire, de son intention et de ses limites !* »⁴².

⁴² http://forums.france2.fr/france2/Rendez-vous-en-terre-inconnue/techniques-moyens-sujet_698_1.htm

En encadré, la réponse du réalisateur Franck Desplanques (tiens, celui qui critiquait quelque peu le travail de Nicolas Hulot dans « Les évadés du temps ») qui confirme cet équilibre toujours à construire pour faire une bonne émission documentaire sans outrepasser les règles déontologiques de base.

cafouf

Posté le 15-07-2008 à 22:27:49   

Bonjour,

Je me pose vraiment une question sur les moyens mis en œuvre pour tourner les épisodes. Quand on regarde, on voit adriana sur un poney se baladant dans de superbes paysages. Ok je dis bravo. Mais maintenant je m'imagine en observateur de la scène : la même adriana et son guide éthiopien survolés par un hélicoptère en vol stabilisé, plus loin une caméra montée sur un bras pour faire un fabuleux travelling, plus loin une caméra fixe , avec des preneurs de son, un metteur en scène, une scripte, un éclairagiste, un maquilleur pour madame carambeu et des scotch par terre pour montrer aux acteurs où se placer pour être en face de la caméra. Évidemment ça fait de magnifiques images, mais je m'imagine ces braves éthiopiens qui voient débouler tout ce monde et à qui on demande de continuer à faire comme si nous n'étions pas là ... ils doivent vraiment nous prendre pour des c... Alors effectivement, les images semblent montrées une immersion de l'invité, mais qu'en est-il vraiment ? Où dorment toute l'équipe de tournage ? où et comment Adriana s'est-elle fait un si beau

maquillage ? 

[Message cité 1 fois](#)



lamyadrien

Posté le 15-07-2008 à 23:56:50   

C'est vrai que ce sont des questions à creuser. Si l'équipe pouvait dévoiler quelques infos voir un making-of ce serait bien. Je suis curieux de savoir comment se prépare et se tourne une émission de ce genre...



chirac13

Posté le 27-12-2008 à 16:15:44   

je souhaiterai aussi avoir une reponse svp car je me suis posé aussi les memes questions apres avoir vu l'emission avec adriana karembeu.



kemar

Posté le 06-01-2009 à 10:24:26   

Dans les chats des émissions précédentes, fred lopez expliquait qu'ils réduisaient au minimum l'équipe pour ne pas perturber la



tribu dans laquelle ils étaient.

Ils ne sont à priori pas + de 5 en tout (invité+ fred+ cameraman+ un interprete + un medecin ou autre...).

Pr l'emission avec adriana karambeu je ne sais pas, je l'ai pas vu.



samy pour les intimes

Posté le 06-01-2009 à 11:02:52   

Il est vrai que les images sont tellement "parfaites" qu'on a un peu l'impression que certaines séquences sont plus ou moins "scénarisées" ("couper, on l'a refait!"). Je n'y connais pas grand-chose en réalisation mais 1 seul cameraman pendant qu'on peut voir des plans en hélicoptère ça me semble léger non?

De même que les moments "émotions", si la prod pouvait éviter la musique qui fait pleurer à l'américaine ça serait pas plus mal.

Ce ne sont que des petites remarques comme ça, dans l'ensemble je prends plaisir à découvrir d'autres cultures grâce à cette émission.



Datem

Posté le 06-01-2009 à 17:54:33   

Je crois qu'il faut vraiment se poser ces questions puisqu'il y a un grand nombre de prises de vues aériennes et certaines même en steadycam, que cet équipement et ce style de tournage sans compter la lumière etc...coûtent très cher. De toute évidence c'est provoquant et inutile.. une certaine contradiction entre retour à l'authentique avec autant d'artifices... une équipe réduite c'est une manière de parler et classer ce film dans le documentaire... cela fait sourire..ou pleurer..bcp de choses à dire..



« L'émission "Rendez-vous en terre inconnue..." nous conduit ce jeudi soir 9 avril 2009 en Papouasie occidentale. Derrière l'aventure humaine et les émotions, il y a une performance de réalisation.

Fenêtre sur jungle chez les Korowai

Zazie n'en revient pas. En juillet 2008, elle rend visite aux Korowai, une tribu de Papous vivant sur une île de Papouasie Occidentale, aux confins de l'archipel indonésien.

Comme le souligne le réalisateur français Frédéric Lopez, il n'y a que deux réalisateurs au monde pour réussir "Rendez-vous en terre inconnue". L'épisode avec Zazie a été réalisé par le Belge Pierre Stine qui nous livre quelques détails du « making of » de l'émission. *« Moi, je reste 15 jours sur place. Mais bien en amont, c'est le rédacteur en chef de l'émission, Franck Desplanques, un sacré baroudeur, qui a tout repéré, trouvé la famille d'accueil et pris les contacts ».*

L'équipe technique se compose de 7 personnes, incluant des cameramen, un preneur de son ainsi qu'un médecin. *« Mais tout le monde prête main-forte. Ne fût-ce que pour transporter le matériel dans la jungle. »* Il y a des principes à respecter : *« Frédéric et l'invité portent toujours la même tenue, pour faciliter les raccords au montage ».* Et puis, il faut que les hôtes se soient familiarisés avec la présence des caméras : *« D'où l'importance d'être là à l'avance. Pour qu'ils soient naturels, que l'émotion de la rencontre affleure. »* L'émission alterne plans serrés et plans aériens, filmés d'hélicoptère. *« Ces plans aériens sont faits à chaque fois le dernier jour du tournage, au départ d'une liste que je dresse au jour le jour. Devais-je le dire ? (rire) C'est un de nos petits secrets de fabrication ... ». X.D »⁴³*

« Aucune prise de vue ne saurait à elle seule prouver un quelconque événement, mais elle montre bien quelque chose du monde à un certain moment (c'est toute la magie du cinématographe). Il convient donc de l'interroger sur son sens, sur ce qu'elle a capté, voulu montrer, sur les circonstances qui la commandent et qu'elle relate plus ou moins, et comment elle se donne à croire au spectateur⁴⁴ ».

Michel BERHIN

⁴³ Extrait du blog de l'émission « Bouillon de cultures » :

<http://bouillondecultures.blogspot.com/2009/04/rendez-vous-en-terre-inconnue-en.html>

⁴⁴ Débat sur la mise en scène documentaire (Penser le cinéma documentaire, leçon 4, 2/2). François Niney : "Le documentaire et ses faux-semblants" : http://www.canal-u.tv/producteurs/tcp_universite_de_provence/dossier_programmes/penser_le_cinema_documentaire/debat_sur_la_mise_en_scene_documentaire_penser_le_cinema_documentaire_lecon_4_2_2



Média Animation

100 avenue E. Mounier - B 1200 Bruxelles

Tél : 02 256 72 33 - Fax : 02 245 82 80

www.media-animation.be

